

de bons pâturages. Nous n'approuvons pas le plan adopté ici généralement par les fermiers venus d'Europe, de labourer des prés ou des terrains gazonneux, et d'y faire croître d'abord une récolte de grains, puis d'engraisser ensuite avec une récolte de végétaux, et d'y semer, la troisième année, une récolte de grains, avec de la graine de foin. Notre plan a été de produire une récolte verte avec de l'engrais mis sur la terre, lorsqu'elle avait été labourée après l'enlèvement de l'herbe, et l'année suivante, d'ensemencer le terrain de blé ou d'orge, c'est-à-dire de ne produire qu'une récolte de racines et une récolte de grain, d'engraisser une fois, et ce fin de semer de la graine de mil. Lorsqu'on recueille deux récoltes de grains et une de racines, avec un seul engraissement, la terre ne peut pas être beaucoup améliorée, si ce n'est peut-être quant à la destruction des herbes nuisibles. Il est essentiel à une bonne économie rurale, que lorsqu'on sème de la graine de foin, la terre soit nette et en bon état. Si c'est le cas, elle produira une grande abondance d'herbes nutritives, et sera prête à recevoir d'autres semences, quand on le jugera à-propos. La coutume générale, dans ce pays, est de ne semer de la graine de foin dans un sol gras et fertile que pour les prairies; seulement; on n'y pense jamais à mettre la terre en bon état pour les pâturages. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait si peu de pacages propres à engraisser les bestiaux, ou à les tenir en bon état. Nous nous en prenons au climat et au sol, de ce que nous n'avons pas des pâturages comme ceux des vieux pays, tandis que la faute en est à notre manque de conduite. Il n'y a pas à douter que nous ne puissions avoir ici de bons pâturages, si nous savions, ou voulions les soigner comme il convient. Si notre sol et notre climat empêchaient que l'herbe ne crût à perfection, comment se fait-il que nous ayons d'aussi belles prairies qu'on en peut avoir en quelque pays que ce soit? Il est aisé de comprendre pourquoi la terre destinée aux prairies est mise en bon état de

fertilité, tandis que les terres à pâturages sont laissées dans leur état de nature, ou dans un état pire, après avoir été absolument épuisées par une longue succession de récoltes de grains.

Nous avons vu dernièrement, dans un des journaux que nous recevons par échange, un exposé ou compte-rendu, fait par un fermier d'Angleterre, des frais d'entretien de différentes races d'animaux. Il dit que l'engrais de ses bêtes à cornes lui a coûté journellement de 1s. 3d. à 1s. 4d., par tête; les vaches laitières, 9d. par tête, et les génisses et vaches sans lait, environ 6d., mettant en ligne de compte tout ce qu'ils consomment, au prix courant, et déduisant les frais de l'envoi au marché. Au temps où il fit son estimation, il chargeait 10s. pour un tonneau de navets; 20s. pour un tonneau de paille, et 60s. pour un tonneau de foin. Tout grain donné était chargé au prix du marché, en outre de 3d. pour la mouture. Il mettait aussi en compte les soins donnés, mais non l'intérêt du capital. Il tient aussi un compte exact de ce que coûte chaque bête, d'après le numéro de sa place dans l'étable, et quand il la peut vendre à un profit de 10s., en sus du coût et de la dépense, non compris le fumier, il s'en défait, ne croyant pas qu'on gagne à engraisser longtemps des animaux. Il dit que plus on engraissera vite un animal, plus le profit sera considérable, et en cela, nous sommes entièrement de son avis. Quatre mois suffisent ordinairement pour engraisser un animal mis à l'engrais en bonne condition, "la peau lâche, saine et passablement fraîche." L'entretien en boîtes, ou dans des places tout-à-fait séparées est le plan adopté. Ce renseignement n'est pas sans intérêt pour le cultivateur canadien, quoique le mode d'entretien puisse n'être pas le même ici qu'en Angleterre. Nous concevons que quand les animaux sont entretenus séparément ou à part l'un de l'autre, il peut être très à-propos de savoir ce que chaque animal consomme,